

Jack London

AVENTURES EN MER

La Croisière du Dazzler
Le Loup des mers
Les Pirates de San Francisco
La Croisière du Snark
Les Mutinés de l'Elseneur

Présenté par Olivier Péretié

omnibus

L'appel de l'horizon

On se croit malin. On se pense expérimenté, prévoyant, astucieux. On a préparé sa traversée océanique comme d'autres leur voyage sur la Lune. On a lu tous les classiques, tous les pionniers. On sait que l'alizé est un vent favorable, débonnaire, régulier. Chaud. Idéal. Alors on part vers l'horizon, insouciant et détendu, la fleur au fusil.

Et, bien sûr, rien ne se passe comme prévu. Le vent est plus fort, beaucoup plus fort. Souvent trop fort. Le ciel est gris, les grains sont noirs et les orages font de la nuit un néant blanc. Et puis la mer est grosse, hostile. Deux trains de houle se croisent et les vagues avancent en pyramides, le voilier ne trouve jamais sur quelle pente s'appuyer. Alors il roule, ou plutôt il bascule comme un culbuto d'un bord sur l'autre. Tout ce qui n'est pas calé valdingue dans la cabine. Des cordages s'usent, des poulies cassent, des pièces prennent du jeu, l'eau s'infiltré à l'intérieur. Le mal de mer s'installe, un équipier tombe malade, l'humeur est morose. Mais on se sent tenu de raconter.

Tous les jours, magie et esclavage de la technologie moderne, il faut donc consacrer du temps et de l'énergie à écrire. On sort l'ordinateur, on le pose sur la table à cartes recouverte d'un tapis antidérapant, on s'assoit de guingois sur le siège incurvé pour trouver des appuis. Et dans les mauvais coups de roulis, on tape le récit de la journée et les histoires de la nuit, on répond aux mails et l'on expédie tout cela en deux ou trois manipulations du logiciel de commande du téléphone satellite.

On pourrait se passer d'écrire. Ce n'est pas vital, juste familial, amical ou convivial. On entend simplement raconter,

rassurer ceux qui sont restés à terre. La traversée d'un océan s'est banalisée ? Certes. Mais elle reste aussi mystérieuse qu'un voyage dans l'espace. Ceux qui ne sont pas partis ne peuvent qu'imaginer, craindre de vous savoir là-bas derrière l'horizon, minuscule tête d'épingle dans l'immense désert bleu. Alors on écrit pour raconter la traversée de ce désert, tenter de transmettre ce que l'on vit, et cependant, cette expérience, comme toutes les autres, est incommunicable. C'est peut-être essentiel, après tout. Mais pas nécessaire, encore moins indispensable. Nul besoin trivial dans cet exercice. Nulle angoisse de « remplir la caisse de bord », comme le disaient les vagabonds des années insouciantes. Nuls créanciers à calmer, encore moins de projets démesurés à financer. On n'écrit pas pour vivre, encore moins pour survivre.

On n'écrit pas pour imiter Gerbault, Moitessier ou Tabarly. Encore moins Jack London. Il y a un peu plus de cent ans, cet écrivain américain s'est mis en tête d'effectuer un tour du monde à bord d'un voilier de sa conception. Il adorait naviguer à la voile et le récit de Joshua Slocum l'avait enflammé. Slocum était un capitaine au long cours privé de commandement. Quelques années avant que London ne suive son exemple, ce grand marin avait osé s'élancer seul autour du monde sur un voilier de onze mètres. Il avait raconté ses aventures dans un livre qui connut le succès au début de l'autre siècle. Sur un coup de tête, London a décidé de suivre ce sillage, à bord d'un voilier un peu plus grand, avec un équipage. Pour lui non plus, rien ne s'est passé comme prévu. Mais comme ce jeune fou voyait toujours trop grand, à toutes les difficultés de la navigation, s'ajoutait l'impératif d'écrire. Et pas seulement pour s'astreindre à la routine du capitaine, pour remplir le journal de bord. Pas plus que pour répondre à celle de l'écrivain, comme le pianiste qui s'exerce tous les jours.

Non. Pour London, il fallait que les mots sortent pour que l'argent rentre. Cet homme qui fut l'écrivain le mieux payé de son temps n'a jamais vécu en paix avec l'argent. Parce

qu'il ne savait pas le gérer comme il faut, parce qu'il dépensait trop, parce qu'il menait toujours de front d'immenses projets fonciers, immobiliers ou autres. Il fallait que les mots jaillissent pour éteindre l'incendie des dettes, étouffer les brûlots allumés par les créanciers de tout poil.

Charmian Kittredge, qui devint la seconde Mme Jack London, rappelle que son mari produisait ses quatre pages quotidiennes avec la régularité d'une machine. Et London le précisait : « Je m'astreins à écrire mille mots par jour, six jours par semaine. » Il suffit de considérer l'ampleur de son œuvre pour le croire : cinquante-trois volumes regroupant romans, récits, nouvelles, poèmes, reportages ou écrits philosophiques et politiques. Le tout en à peine vingt années, puisque cette comète de la littérature a traversé l'existence en quarante ans tout juste, de 1876 à 1916.

Mille mots par jour et des centaines de dollars à la clé. Mais sa production de tapis roulant ne servait qu'à colmater les fuites, à combler une fosse sans fond. Ce travail de forçat rappelle l'allégorie imaginée par les Anglais, qui en connaissent un rayon sur la question : qu'est-ce qu'un bateau de plaisance ? un trou dans l'eau que l'on tente de boucher en y déversant des billets de cent livres. Toute la vie de Jack London ressemble à un gouffre qu'il faut combler en l'emplissant de dollars, lesquels ne viennent jamais assez vite en contrepartie des tonnes de mots extraits de l'esprit bouillonnant de ce géant.

Cette fichue mer croisée. Le cotre est bousculé, balancé de droite et de gauche comme un boxeur en fin de combat. Les coups de roulis ressemblent à des coups de poing : le plancher se dérobe, la table semble douée d'une vie propre. Le bassin et les jambes crispés à en attraper des crampes, secoué dans le shaker géant, on s'acharne sur le clavier de l'ordinateur. Les doigts ratent des touches, les fautes s'accroissent. On peste et on transpire. Mais on raconte. Cela demande de la constance, de l'obstination et une placidité de lama tibétain. Mais, en l'occurrence, il ne s'agit que de raconter les événements minuscules du quotidien. Imaginez

maintenant le même exercice, en version un peu plus ardue : cette fois, c'est un roman qu'il faut écrire. Certes, la réalité sur laquelle il s'appuiera sera largement plus grande que la fiction, que la légende : il suffira donc de suivre le fil d'une imagination dont le travail sera avant tout de trier et d'élaguer dans une suite de tableaux et situations, dans une galerie de personnages tous plus extravagants les uns que les autres. Mais il faudra s'y astreindre tous les jours, qu'il pleuve, qu'il gèle, qu'il vente.

Pour Jack London, forçat des mots, cela n'est rien. Même couchés chaque jour par milliers, tracés de sa grande écriture généreuse, dans la cabine du *Snark*, son voilier, ces agrégats de lettres ne sont qu'une peine bien légère en regard de l'enfer du prolétaire qui fut son quotidien à l'adolescence.

Écrire au rythme d'un forcené n'a jamais embarrassé London. Il avait fini par trouver ce moyen de gagner sa vie quand il avait juré de ne plus jamais trimer comme un damné de la terre. L'écriture fut sa planche de salut, son besoin essentiel, son mode de vie, son monde à lui. Il s'en servit pour s'extraire des bas-fonds aussi bien que pour filer vers tous les horizons de la vie.

L'écriture fut-elle sa vie ? Impossible de l'affirmer, tant sa vie fut bouillonnante, au point qu'elle aurait été quasi impossible à enfermer dans des pages, aussi proluxe, puissant et génial que fût cet écrivain. « La meilleure histoire que Jack London ait jamais écrite, remarquait le romancier et critique new-yorkais Alfred Kazin, ce sont toutes les histoires qu'il a vécues. »

Il n'est pas de la race de ceux qui ont renoncé à vivre pour écrire. Il n'est même pas sûr qu'il ait cru, comme beaucoup d'autres, que l'écriture fût plus importante que la vie. Jack London n'était pas Duras. « Non, disait l'auteur de *L'Amant* dans un entretien avec l'écrivain québécois Sinclair Dumontais, l'écriture n'est pas une manière de réussir à vivre, c'est une manière de vivre, tout simplement. Tout le monde ne peut pas écrire et faire de la littérature. Cette vie n'est pas pour tout le monde. Certains en meurent, juste-

ment. La littérature est une plutôt une manière de mourir, de mourir à soi. »

Non, Jack London n'a rien sacrifié à la littérature. Il a vécu, beaucoup vécu, et beaucoup écrit. Et beaucoup navigué aussi, bien avant d'écrire.

En bonne logique, il a beaucoup écrit à bord de ses voiliers. Ce que tous considèrent comme son chef-d'œuvre – *Martin Eden*, ou le bouleversant récit à peine romancé de sa conquête de soi – a été rédigé à bord du *Snark*, son voilier océanique, au cours de son voyage impossible vers Hawaï et les archipels du Pacifique.

C'est peut-être la marque profonde de ce foisonnant écrivain qui se voyait comme le mélange « d'un journaliste et d'un philosophe », ainsi que le rappelle Jeanne Campbell Reesman, professeur de littérature anglaise à l'université du Texas-San Antonio et grande spécialiste de l'œuvre de Jack London. Les récits maritimes de cet aventurier de l'onde trouvent leur force et leur vérité dans le lieu même où ils ont été écrits, la mer. Ils n'ont pas été conçus dans la douceur feutrée du bureau d'un essayiste, romancier ou poète. Ils ont pris vie dans l'humidité malodorante du carré d'un yacht, dans la cabine poissonneuse d'un grand quatre-mâts. Tout y est exact, bien entendu, et le technicien le plus exigeant n'y trouvera aucune approximation, aucune maladresse, aucune invraisemblance. Parce que leur auteur était un excellent marin. Tout respire le large, le vent, les paquets de mer, les calmes, les mauvais grains. La vie en mer, en somme. Tout raconte les hommes confrontés à cette malédiction qui faisait le quotidien des grands voiliers d'autrefois et la manœuvre des grandes carènes à phares carrés. Mais à la différence des écrivains en chambre dont l'imagination seule a permis de peindre la mer et les marins, London est habité, hanté par la démesure, la trivialité, l'horreur, la misère et la tragédie qui règnent à bord des bateaux courant au large.

Pour Jeanne Campbell Reesman, son génie « consiste à concilier deux courants *a priori* aussi distincts que l'interprétation naturaliste des réalités coloniales et une observation

quasi anthropologique qui fait souvent sa part aux grands mythes de l'humanité ». Jack London raconte la mer comme personne parce qu'il observe ceux qui vont au large avec l'intelligence et l'expérience de celui qui a tout vécu de la condition humaine.

Qui connaît Jack London ? Qui sait qu'il fut et qu'il reste l'un des plus grands écrivains américains, l'un des géants de la littérature maritime ? Stevenson, Melville, Conrad, Kipling, chacun peut citer ces phares éclairant de leur lumière brillante les ténèbres marines. Mais London ?

En France, il est resté longtemps un auteur pour mineurs, un auteur mineur. Au mieux, un aimable conteur animalier, un « story teller » du froid, un diseur d'aventures dans le Grand Nord, un romancier sans doute, un nouvelliste bien sûr, mais un auteur surtout connu pour ses aventures canines, pour ses écrits à destination de la jeunesse. Tous les enfants et adolescents de France ont lu *Croc-Blanc* ou *L'Appel de la forêt*. On a pris ces chefs-d'œuvre pour des contes sylvestres, du Walt Disney avant l'heure. On a des excuses, les traducteurs de Jack London, au début de l'autre siècle, avaient choisi de réduire cet Américain – évidemment naïf puisque américain – à l'état d'écrivain pour enfants. Prenant des libertés inouïes avec son texte, le faisant entrer de force dans les canons de la littérature pour la jeunesse, ignorant délibérément la dimension poétique et philosophique de son œuvre, négligeant l'affirmation de London lui-même, déclarant que ses récits fonctionnaient à deux niveaux, qu'il se trouvait toujours une histoire sous l'histoire de surface, une autre problématique au-delà de l'intrigue apparemment simple du récit primaire. Personne n'a voulu reconnaître une allégorie platonicienne, encore moins un palimpseste dans les aventures exotiques mises en scène par ce conteur. Sa littérature pleine d'action, de bruit et de fureur ne pouvait évidemment se comparer à celle de ses contemporains français, Apollinaire, Proust ou Péguy, auteurs d'une tout autre profondeur, n'est-ce pas ?

Comment s'étonner dans ces conditions que l'on ait

négligé les multiples facettes de ce géant impossible à enfermer dans un genre, une tendance, une chapelle, un courant, un parti ? Son socialisme l'a rendu suspect, pestiféré même, aux Etats-Unis, où l'on s'est abstenu de le publier pendant plus de trente ans, bien après les années de chasse aux sorcières du maccarthysme. En 1945, rappelle Francis Lacassin, le biographe français de London, Georges Simenon dut se transformer en spéléologue pour retrouver dans les tréfonds des librairies américaines les œuvres d'un écrivain qu'il admirait plus que tout. En France, il fut au mieux ignoré, au pire écarté de toute recherche universitaire comme des collections les plus prestigieuses. Peu digne d'intérêt, en somme. Son itinéraire philosophique, de Spencer à Nietzsche en passant par Marx, ne retint pas davantage l'attention. On ne saurait s'interroger sur l'homme et sa destinée lorsque l'on raconte des histoires de chiens, n'est-ce pas ? On se souciait comme d'une guigne que Lénine, sur son lit de mort, ait écouté sa femme lui lire *L'Amour de la vie*. On se fichait pas mal que Frank Capra, dans son film *Pourquoi nous combattons*, ait placé, bien visible au sommet de la pyramide de livres que des nazis entreprennent de brûler, *Martin Eden*, le saisissant roman autobiographique de Jack London... Que Che Guevara, traqué en pleine jungle par les forces armées de Batista, ait pu relire l'extraordinaire nouvelle *Construire un feu* pour se donner le courage de mourir debout, était au mieux anecdotique, au pire, trivial.

De son vivant, de l'autre côté de l'Atlantique, London connut pourtant le succès, la gloire et la fortune. *L'Appel de la forêt* bénéficia d'une renommée mondiale. Mais sa mort énigmatique – aujourd'hui encore la question de son suicide demeure posée –, son alcoolisme, son racisme, son athéisme, son individualisme et son socialisme déroutèrent jusqu'à ses admirateurs. L'impossible syncrétisme philosophique qu'il s'acharna à bâtir le condamna longtemps à l'oubli des bibliothèques, au purgatoire des études universitaires américaines. En France, ce ne fut guère mieux. Certes, Anatole France estimait que cet Américain possédait le génie peu commun de percevoir ce qui échappait aux foules. Mais il

fut négligé durant des décennies. Non seulement ses écrits ne retinrent guère l'attention des gens sérieux, mais sa vie, ses mille vies ne furent guère jugées remarquables. Jusqu'à ce que Francis Lacassin, à la fin des années 1960, entreprenne l'exploration rédemptrice d'un géant méprisé.

Ce costaud à la gueule carrée, cet athlète au visage à la Marlon Brando et au sourire d'enfant a pourtant visité tous les compartiments du grand train de l'existence. Avec cette manie qu'on a d'enfermer chacun dans un rôle, on ne le voit qu'écrivain. On admet qu'il a connu la gloire comme romancier et auteur de nouvelles. On renâcle un peu à l'idée qu'il ait aussi pu être poète, essayiste, auteur politique et philosophe. On préfère ignorer qu'il a osé aborder une cinquantaine de thèmes majeurs, aussi divers que la condition humaine ou les droits des animaux. On trouve étrange qu'il ait écrit sur la politique, la philosophie, le sport, l'aventure, les voyages, l'ethnologie, et l'on pourrait allonger encore la liste.

Alors que penser de ses millions d'occupations, des mille facettes de ce diamant de la vie et des lettres ? Livreur de glace, distributeur de journaux, homme de ménage, OS dans une conserverie, ouvrier blanchisseur, pilleur d'huîtres, gendarme maritime, matelot, chasseur de phoques, étudiant, vagabond, détenu, chercheur d'or, yachtman, surfeur, cavalier, boxeur, propriétaire terrien, éleveur, journaliste sportif, photographe, correspondant de guerre, anthropologue, aventurier, explorateur, cap-hornier, comptable, bâtard, marié, divorcé, remarié, père de famille, fumeur compulsif, toxicomane et alcoolique, surtout alcoolique, et par-dessus tout écrivain, tel fut Jack London, l'inconnu de la Bibliothèque Verte.

Longtemps, en France, on ignora ou on négligea sa dimension d'écrivain de la mer. Ses histoires de neige, de glace, de chiens et de traîneaux avaient suffi à le cataloguer comme un romancier de la nature, puisant son inspiration dans les rudes épopées du Grand Nord et de la ruée vers l'or du Klondike. On ne s'arrêtait guère sur ses écrits maritimes. Peut-être parce que leur brutalité cadrerait mal avec sa répu-

tation d'écrivain pour enfants. Une réputation fabriquée par d'autres. Lui-même ne rangeait pas ses œuvres maritimes parmi les cinq ou six qu'il considérait comme ses meilleures productions. Mais peut-être n'était-il pas son meilleur juge.

Jack London a pourtant écrit tellement de pages sur la mer qu'il aurait fallu doubler cette anthologie pour toutes les contenir. Le tout premier texte qu'il ait jamais osé écrire fut une nouvelle maritime intitulée *Un typhon au large des côtes du Japon*, publiée dans le *San Francisco Morning Call* du 12 novembre 1903. Son auteur avait dix-sept ans. On reviendra plus loin sur la genèse de ce texte. Il lui fut inspiré par une expérience vécue, ses mois passés comme matelot à bord de la goélette de chasse aux phoques *Sophie Sutherland*. Ce texte signa son entrée dans le panthéon des plus grands auteurs de la mer. Même s'il lui fallut emprunter ensuite un long couloir obscur de souffrances, de rejets et d'échecs. Mais l'heure de la reconnaissance et de la gloire enfin venue, apparaîtront romans, nouvelles et récits dont ce volume regroupe l'essentiel : *La Croisière du Dazzler*, *Les Pirates de San Francisco*, *Le Loup des mers*, *La Croisière du Snark* et *Les Mutinés de l'Elseneur*.

Toutes les histoires de mer de Jack London ont leur source dans les aventures qu'il a vécues lui-même. Avant même d'imaginer une seconde qu'il pourrait être écrivain, ce lecteur compulsif s'est d'abord rêvé marin. Habitant Oakland, au fond de la baie de San Francisco, London n'était encore qu'un enfant lorsqu'il a été saisi du besoin irrépressible de s'en aller sur l'eau. Pour se libérer des pesanteurs, des misères et du carcan de la vie terrestre. Il avait à peine douze ans lorsqu'il acheta son premier voilier, esquif minuscule qui lui ouvrit un monde de découvertes et d'émotions. Cette coque de noix lui permit surtout de faire ses premiers pas, d'apprendre les mystères du vent et des vagues. Jusqu'à sa mort vingt-huit ans plus tard, le grand gosse qui se plaignait de « n'avoir pas eu d'enfance » ne cessa plus jamais de naviguer. Comme tous les gamins de son âge, plus qu'eux sans doute, il rêvait d'horizons infinis.

Pour lui, ces confins sans limites s'ouvraient au-delà du Golden Gate. La mer l'attirait tel un puissant aimant.

« A l'âge de quatorze ans, écrit-il dans *John Barleycorn*, son autre autobiographie qui est aussi la confession d'un alcoolique, je passais mes loisirs à sillonner la baie de San Francisco et l'estuaire d'Oakland sur un léger canot à dérive centrale.

« Je voulais me faire marin, je voulais me libérer de la monotonie et des platitudes quotidiennes. J'étais dans la fleur de mon adolescence ; l'esprit enfiévré par les récits d'aventures, je rêvais de vie sauvage dans un monde sauvage. J'étais loin de me douter du rôle prépondérant que joue précisément l'alcool dans un pareil milieu.

« Un jour que je hissais la voile de mon bateau, je fis la connaissance de Scotty. C'était un solide gars de dix-sept ans. Il venait de désertier, me dit-il, en Australie, d'un vaisseau anglais sur lequel il était mousse. Revenu à San Francisco sur un autre bâtiment, il cherchait à s'embaucher à bord d'un baleinier.

« De l'autre côté de l'estuaire, près des baleiniers, était mouillé le yacht *Idler*. Son gardien, un harponneur, avait l'intention de s'embarquer pour son prochain voyage sur le baleinier *Bonanza*. Voudrais-je bien le prendre, lui, Scotty, sur mon canot, et le conduire auprès de cet homme-là ?

« Si je le voulais ! N'avais-je pas entendu toutes les histoires, vraies ou fausses, qui circulaient à propos de l'*Idler*, cet énorme sloop qui revenait des îles Sandwich où il faisait la contrebande de l'opium ? Et le harponneur qui en avait la garde ! Combien de fois, en le voyant, j'avais envié sa liberté ! Rien ne l'obligeait à mettre pied à terre ; il dormait à bord toutes les nuits, tandis qu'il me fallait, moi, rentrer en ville pour me coucher. Ce harponneur (c'était lui qui l'affirmait) n'avait que dix-neuf ans, mais c'était à mes yeux une personnalité trop brillante pour que j'eusse osé le questionner, lorsque, à distance respectueuse, je pagayais autour de son bateau.

« Si je voulais emmener Scotty, le mousse déserteur,

rendre visite au harponneur sur l'*Idler*, navire qui faisait la contrebande de l'opium ? Et comment !

« Le harponneur parut sur le pont en réponse à notre appel et nous invita à monter à bord. Je jouai au marin et à l'homme. J'écartai suffisamment mon youyou du yacht pour ne pas endommager sa peinture blanche, en le laissant filer à l'arrière au bout de son amarre que je nouai nonchalamment par une double clé.

« Nous sommes montés à bord. Pour la première fois je voyais l'intérieur d'un bateau. Les vêtements, sur les murs, sentaient le mois. Mais qu'importait ? C'était l'attirail des matelots : vestes en cuir doublées de velours à côtes, paletots de drap bleu marine, bottes de caoutchouc, surroîts et surtout de toile cirée.

« L'économie de place se manifestait dans les couchettes étroites, les tables à battants, les équipets ménagés dans les endroits les plus invraisemblables. Je remarquai le compas de cabine, les lampes marines dans leurs cardans, les cartes au revers bleu roulées négligemment et rangées dans un coin, les signaux en ordre alphabétique et un compas à pointes sèches fiché dans la cloison pour tenir un calendrier.

« Enfin je vivais. Je me trouvais là sur mon premier bateau, un bateau de contrebandier, et traité en camarade par un harponneur et un marin déserteur anglais qui disait s'appeler Scotty. »

Tout Jack London serait-il résumé dans ces quelques lignes d'une expérience fondatrice ? Non, bien entendu, même si on y trouve l'appel du large, l'esprit d'aventure et le courage de la liberté, le sens aigu de l'observation et l'intelligence des hommes comme des situations. Mais notre matelot des mots a connu tellement d'autres épisodes cruciaux dans une vie plus foisonnante qu'un roman russe qu'il faut revenir sur les étapes fondatrices de l'itinéraire de ce jeune homme pressé. Un jeune homme qui n'a pas eu d'enfance, donc, comme il le fait dire à Loup Larsen, le héros diabolique du *Loup des mers*.

« Je voudrais te faire rencontrer Jack London, un garçon remarquable, déclara ma tante un matin du printemps 1900, et un éclair malicieux traversa ses yeux bleus. J'aimerais avoir ton opinion sur lui. A vrai dire, je ne lui ai parlé qu'une seule fois ; pourtant, j'ai déjà l'impression qu'il est un ami.

— Entendu, répondis-je évasivement en mettant mon chapeau, car je ne me souciais guère de ce jeune écrivain dont les nouvelles, publiées dans *The Overland Monthly*, étaient passionnément discutées par toute ma famille. Entendu, répétai-je. Quel jour ?

— Il doit venir ici demain après-midi, réfléchit-elle, mais trop tôt pour que tu puisses le voir. Dans quelques jours, je dois le retrouver à l'atelier du Ferry Building, où il posera en costume d'Alaska pour un portrait qui illustrera mon article. Cela te convient-il ? Je vous inviterai à déjeuner tous les deux.

— Pourquoi l'inviter à déjeuner ? protestai-je.

— Ma chère enfant, je sais qu'il n'a pas un sou, je vous convie donc tous les deux à midi et demi. Je ne sais ce que tu penseras de lui, ajouta-t-elle prudemment, il ne ressemble en rien à tes amis ni à tes camarades de collège.

Le lendemain, en rentrant, j'aperçus ma tante en compagnie d'un jeune homme accoutré d'un costume de cycliste râpé et d'un chandail foncé ; une cravate indescrivable, des souliers plats et une vieille casquette qu'il tenait à la main complétaient sa toilette, l'autre main serrait un numéro du *Boyd's Composition* emprunté à ma tante. La présentation, hâtive, se fit dans une antichambre faiblement éclairée par un rayon de soleil couchant. Intimidé, le jeune homme descendit rapidement l'escalier, jeta sa casquette sur ses boucles châtaines et enfourcha sa bicyclette.

— C'est là ton extraordinaire Jack London ! fis-je ironiquement. Tu conviendras qu'il n'est guère chic pour un visiteur.

— Je te l'accorde, admit ma tante, puis elle ajouta vivement : Ton coup d'œil critique ne lui a certainement pas échappé, ce garçon remarque tout. Pourtant, tu aurais dû

te souvenir que l'habit importe peu quand on a du génie. De plus, je ne crois pas qu'il puisse faire mieux.

— Bah, fis-je un peu vexée, il n'est certainement pas le seul génie que nous connaissions, et personne, jusqu'à ce jour, n'est venu à la maison dans cette tenue.

Constatant ma déception, ma tante me conta en riant la réflexion d'Hannah, lorsqu'elle était venue annoncer le visiteur : « Je ne crois pas que ce soit le monsieur que Mme Eames attend. Ce n'est qu'un jeune homme mal habillé qui marche comme un matelot. »

La scène paraît sortir tout droit des premières pages de *Martin Eden*, le roman autobiographique de Jack London. Elle nous est transmise par Charmian Kittredge London, la future seconde Mme London, dans *The Book of Jack London*, qui raconte son mari avec autant d'amour que d'admiration, d'honnêteté que de compassion.

Et pourtant, raconter Jack London semble plus difficile encore que de terrasser un dragon, tant les quarante années et mille vies de cet écrivain présentent un défi permanent à la raison autant qu'à la routine. Surtout si l'on se souvient que ce géant des lettres est né bâtard dans un milieu si modeste qu'il fut aussitôt aspiré dans l'immense armée des perdants de la révolution industrielle. Plus tard, quand il est parvenu à s'extraire de ces bas-fonds à la force des mots, London trouva le temps de marquer les bornes de ses mille vies avec plus de douze mille photos. Il faudrait puiser dans un trésor identique pour fixer les scènes charnières d'une existence hors d'haleine.

La première photo porterait la date du 12 janvier 1876. On y verrait un nourrisson né à San Francisco de Flora Wellman, professeur de piano, et de père inconnu. L'enfant est baptisé John, Griffith.

La deuxième image, datée du 7 septembre de la même année, serait une photo de mariage, celle de Flora avec John London, veuf et père de deux enfants, que la jeune femme a rencontré au cours d'une séance de spiritisme. Flora est

passionnée d'occultisme. John donne son nom à l'enfant et le considérera toujours comme son fils. Ce n'est qu'à l'âge de onze ans que Jack apprendra que John n'est pas son vrai père. A ce traumatisme s'en ajoutera un second : son père biologique refuse d'endosser sa paternité au motif apparemment imparable qu'il est stérile. C'est d'ailleurs la justification qu'il a donnée à son abandon de Flora, laquelle lui a forcément été infidèle. Ce William Chaney, autodidacte, aventurier, écrivain et astrologue est un personnage insaisissable. Sa misérable défense ne tient pas : Jack lui ressemble autant par le physique que par le caractère. Et sa prétendue « stérilité » ne repose que sur une étrange « statistique » : aucune de ses six compagnes successives n'avait jamais été enceinte de lui... Flora exceptée ! La médecine s'est chargée depuis de faire justice de ce genre de « preuve » pseudo-scientifique.

Sur la photo suivante, on verrait John London père emmenant à la pêche le petit Jack. Le brave homme témoignait évidemment de l'amour à son fils adoptif. Mais il avait toujours du mal à joindre les deux bouts. Les différents métiers – maçon, menuisier, épicier, agriculteur – qu'il exerça au gré de ses difficultés à trouver un emploi ne lui apportaient ni stabilité ni succès, encore moins de quoi assurer une subsistance correcte à sa famille. Ils le contraignaient à déménager souvent, des vallées de la Californie du Nord jusqu'à Oakland, de l'autre côté de la baie de San Francisco.

On verrait alors le petit Jack en livreur de journaux. Le gamin est âgé d'à peine dix ans et il trime le matin et le soir, avant et après l'école, tant les revenus de la famille sont chiches. Il livre de la glace le samedi et ramasse des quilles le dimanche dans un bowling. Il trouve encore le temps de balayer des bars et des boutiques.

Photo suivante. On voit l'enfant plongé dans la lecture d'un livre. Jack est un lecteur compulsif. Dans *John Barleycorn*, il raconte :

« Lorsque j'eus dix ans, ma famille abandonna la campagne pour la ville. Là, je débutai dans la vie comme crieur de

journaux. Une des raisons était notre besoin d'argent. Une autre mon désir d'exercice.

« Mais je dois dire d'abord que j'avais découvert la bibliothèque publique et que je me plongeais dans la lecture jusqu'à complète prostration. Dans les pauvres fermes où j'avais vécu, les livres n'existaient pas. Par un pur miracle, on m'en avait prêté quatre, des ouvrages merveilleux, que j'avais dévorés. L'un était la biographie de Garfield [vingtième président des Etats-Unis, assassiné en 1881 après six mois et quinze jours de mandat]; le deuxième traitait des voyages en Afrique de Paul du Chaillu; le troisième était un roman de Ouida [romancière anglaise, auteur entre autres de livres pour enfants], où manquaient les quarante dernières pages; le quatrième, *Les Contes de l'Alhambra*, de Washington Irving. Ce dernier, je le tenais d'une institutrice. Je n'étais pas un gosse avancé. A l'inverse d'Oliver Twist, je me sentais incapable de réclamer plus que mon compte. Quand je lui rendis *L'Alhambra*, j'espérais qu'elle me prêterait un autre livre. Et, comme elle ne m'en offrit pas – sans aucun doute, elle me croyait inapte à les apprécier –, je pleurai à chaudes larmes pendant les trois milles [4,8 km] qui séparaient l'école du ranch. J'attendais avec impatience un bon mouvement de sa part. Plus de vingt fois, j'ai été sur le point de le provoquer, mais il me manqua toujours le toupet nécessaire.

« Alors apparut dans ma vie la ville d'Oakland et, sur les rayons de sa bibliothèque municipale, je vis surgir un monde immense. Il y avait là des milliers de livres aussi bons que mes quatre merveilles, et même quelques-uns de meilleurs.

« A cette époque, on n'écrivait pas d'ouvrages pour les enfants, et il m'arriva d'étranges aventures. Je me rappelle avoir été impressionné, en consultant le catalogue, par ce titre : *Les Aventures du pèlerin Pickle*. Je remplis un bulletin et la bibliothécaire me remit la collection des œuvres complètes et non expurgées de Smollett, en un énorme volume. Je lisais tout, mais je m'attachais surtout à l'histoire, aux aventures et aux anciens voyages sur terre et

sur mer. Je lisais le matin, l'après-midi et la nuit. Je lisais au lit, à table, à l'aller et au retour de l'école, je lisais aux récréations, pendant que mes camarades s'amusaient. Je commençais à avoir des tics. Je répondais à tout le monde : « Allez-vous-en ! Vous m'agacez ! »

« Et puis, à dix ans, me voilà dans les rues à crier les journaux. Je n'avais plus le temps de lire. J'avais trop à faire : courir, apprendre à me battre, à devenir entreprenant, insolent et vantard. Mon imagination et mon envie de tout connaître développèrent chez moi un esprit plastique. »

Le petit Jack est totalement incompris de ses institutrices. Les braves femmes admettent mal les excès de son imagination débordante. A Oakland, où sa mère ouvre une pension de famille, il rencontre la poétesse Ina Coolbrith qui dirige la bibliothèque municipale, le prend sous son aile bienveillante et le guide dans son voyage en littérature. Le petit London la considère comme sa seconde maman.

Nouvelle photo. On voit un enfant rayonnant à la barre d'un minuscule esquif, une barque de quatorze pieds (4,20 m) à dérive et à voile aurique. Nous sommes en 1888, Jack a douze ans. Avec ses six dollars patiemment économisés, il vient d'acheter le vaisseau de ses rêves, l'autre véhicule de ses évasions, le complément de ses livres d'emprunt. Seul maître à bord de son fier micronavire, dès l'école et les corvées achevées, il sillonne la baie de San Francisco, entre l'estuaire de la rivière Sacramento et les dangereux parages de Goat Island, aujourd'hui Yerba Buena. C'est la grande île échouée à mi-chemin d'Oakland et de San Francisco. Vents forts, courants, mauvais clapot et brouillards sont le terrain de jeu de cet enfant qui se rêve en conquérant de l'univers. Maître de son bateau et de son destin, « c'est sur l'eau qu'il était le plus heureux », écrit Charmian. Plus tard, Jack préciera : « N'est-il pas plus élégant et plus difficile de diriger un bateau que de conduire une auto ? Tout le monde peut conduire une machine dernier modèle, mais pour diriger un voilier, il faut de l'adresse, de l'intelligence et beaucoup d'entraînement. » Certes, sa coquille de noix ne lui permet en aucun cas de franchir le Golden Gate, la Porte d'Or, et

lui interdit de s'aventurer au large. Mais elle lui donnera les connaissances fondamentales de la maîtrise d'un voilier. Elle lui donnera le sens du vent et de la manœuvre, mais aussi l'apprentissage des rudiments de la navigation par l'observation, le pilotage et le repérage des amers, ainsi que la méfiance des dangers de la côte. Dans la nouvelle *Small Boat Sailing* (« Vingt ans d'amitié avec la mer »), écrite en avril 1911, Jack affirme : « Un homme peut passer sa vie dans le poste d'équipage des grands bateaux et tout ignorer de ce qu'est réellement naviguer. » Lui qui a tout découvert par lui-même à l'âge où ses congénères plus fortunés passaient leurs loisirs à des jeux de raquette ou de ballon, il sait. Et le vers de Baudelaire ne saurait mieux s'appliquer qu'à cet aventurier des mots, des vagues et de la vie : « Homme libre, toujours tu chériras la mer. »

Sauf que la liberté de Jack London est encore entravée de millions de corvées. « J'ai couru après mon enfance perdue », ne cessera-t-il de répéter.

Nouvelle photo. On y verrait un adolescent de quatorze ans dont les épaules commencent déjà à imposer le respect, mais qui a du mal à tenir sur ses jambes. Emmené à bord d'un *motor yacht* saisi par les Coast Guards, on le fait boire et il s'enivre pour la deuxième fois de sa vie. Complètement saoul, Jack London parle trop fort et surtout de son désir de faire le tour du monde.

Mais la photo qui vient révélerait qu'il en est loin. On voit le jeune Jack, attifé en ouvrier, au travail dans une fabrique de boîtes de conserve d'Oakland. C'est l'été. Il a quinze ans et déjà sa tête d'adulte, une bonne tête de vedette de cinéma, une gueule de Yankee au menton volontaire, aux lèvres pleines, au nez droit et fort, les yeux écartés profondément enfoncés sous des sourcils broussailleux, le cheveu rebelle. Son existence n'est pas une partie de croquet. Il travaille comme un forçat et remet la totalité de ce qu'il gagne à sa famille. Le labeur est malsain, exténuant, dangereux. La moindre seconde d'inattention se paie en blessures, en doigts coupés, en amputations. Souvent, London se sent tenu de faire des heures supplémentaires, il travaille jusqu'au cœur

de la nuit. Quand il rentre, il est si exténué qu'il n'a plus le courage de lire. C'est une période où il se sent parfois très loin des livres. Son job de l'été devient son emploi de l'hiver et ses trois mois deviennent un an. « Parfois, confie-t-il dans *John Barleycorn*, je trimais dix-huit et vingt heures d'affilée. Une fois même je restai à ma machine trente-six heures consécutives. Il s'écoula des semaines entières durant lesquelles je ne lâchais pas ma besogne avant onze heures ; ces jours-là, je rentrais me coucher à minuit passé ; on m'appelait à cinq heures et demie pour m'habiller, manger, courir au travail, et je me retrouvais à mon poste au coup de sifflet de sept heures. Impossible alors de dérober le moindre instant pour mes chers bouquins. »

Au prix d'un acharnement inhumain et de sacrifices d'ascète, il parvient à économiser cinq dollars. Il lui en faudrait huit pour acheter un nouveau canot à voile, plus grand. Mais sa mère lui confisque son trésor. « Ce soir-là, j'aurais voulu me tuer », écrit-il.

La nostalgie de l'horizon le submerge.

« Si c'était là l'existence, je n'en raffolais pas.

« Je me rappelais mon petit bateau, amarré au quai et dont le fond s'incrustait maintenant de coquillages ; je me rappelais le vent qui soufflait tous les jours sur la baie, les levers et couchers de soleil que je ne voyais plus ; la morsure de l'air salin dans mes narines et de l'eau salée sur ma chair quand je plongeais par-dessus bord ; je me rappelais toute la beauté, les merveilles et les jouissances sensuelles du monde dont on me privait.

« Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce métier abrutissant : partir au loin sur l'eau et y gagner mon pain. »

Convaincu que les bagnards ont une existence plus douce que la sienne, il s'arrange pour traîner sur les quais. Il y entend les récits et racontars que s'échangent de rudes gaillards à l'aspect farouche. Le jeune homme se convainc vite que devenir pilleur des huîtres cultivées sur les bancs du nord de la baie sera bien plus excitant et bien plus rentable que de rester « l'esclave d'une machine ».

L'image suivante montre donc Jack London en tenue de

marin, à la barre du sloop *Razzle Dazzle*. C'est un solide petit bâtiment taillé pour affronter les eaux de la baie, sans trop de tirant d'eau pour pouvoir se glisser le long des bancs d'huîtres. Jack l'a acheté trois cents dollars à un type pas très net, nommé Franck le Français, *French Franck*. La somme, considérable, lui a été avancée par Mamie Jenny, sa nourrice noire, qui gagne mieux sa vie que ses parents, en soignant les malades.

« Mon rêve se réalisait donc ! écrit-il. J'allais dormir sur l'eau, je m'éveillerais sur l'eau, je passerais ma vie entière sur l'eau. » Superbe programme, sauf que la vie de pirate n'est pas exactement une sinécure. Avec sa propension naturelle à se fourrer dans les ennuis, Jack ne réalise pas qu'il a séduit sans le savoir la Reine des Pilleurs d'huîtres. La jeune fille se trouve être aussi la maîtresse de Franck le Français, son vendeur. La photo d'alors le montrerait fier et droit, âgé de seize ans, avec à son bras la Reine. Il l'aime, dit-il, et il se vante d'avoir déjà connu des femmes. Mais il s'est fait un ennemi et ne s'est pas rendu populaire dans la troupe de sac et de corde qui écume chaque nuit les bancs de coquillages. L'aventure dure moins d'un an. Son issue n'est pas très claire. Sont-ce ses ennemis qui ont mis le feu à son cher *Razzle Dazzle* ? Ou une négligence de sa part, dans les brumes de l'une des innombrables beuveries qui rythment ses retours à terre ?

Quoi qu'il en soit, sur la photo qui suit, on voit un Jack plus fort et plus carré, habillé en matelot sur le pont de l'un des patrouilleurs chargés de poursuivre et d'arrêter... les pilleurs d'huîtres, ses anciens compagnons d'aventure. London a changé de camp sans remords ni regrets. Il risquera tout autant sa vie mais trouve là la matière de ses nouvelles regroupées plus tard dans le recueil *Les Pirates de San Francisco*, que l'on pourra lire plus loin. Il apprend sa vie d'homme, boit comme un trou, fréquente les marins des grands voiliers, les vrais, ceux qui partent sur les océans. Lui-même se sent invincible, à la barre de son patrouilleur, un jour de gros temps. Mais il passe à deux doigts de la mort, quand, ivre mort, il tombe à l'eau et dérive des

heures dans les courants glacés de la baie. Il faut changer de vie. Ou bien, entre violence et débauche, c'est la mort certaine. Sa dernière patrouille manque de très mal finir : un contrebandier chinois qui le retient prisonnier entend bien lui régler son compte. Il s'en tire par miracle. Il faut changer de vie.

Photo suivante. Elle est datée du 12 janvier 1893. Jack London fête ses dix-sept ans. On le verrait sur le point de signer son engagement sur le trois-mâts goélette de chasse aux phoques *Sophie Sutherland*. Le voilà marin pour de bon. Il est un apprenti matelot, en route pour le grand large, cap sur l'horizon sans limites. Pour la première fois de sa courte vie. « A peine embarqué, écrit Charmian Kittredge, un monde de rêve s'ouvrait devant Jack. La terre, les soucis, l'argent, tout était oublié. » Nouvelle photo : le voici à la barre du grand voilier. Le jeune novice ne traîne pas. Il apprend très vite toute la manœuvre de la goélette, il se distingue au sein des dix-neuf hommes de l'équipage. Au point, comme par hasard, de susciter des jalousies. Il y a ce grand diable de Suédois, un mauvais bougre nommé John le Rouge, *Red John*, qui ne manque aucune occasion de lui infliger vexations ou humiliations. Jack comprend qu'il n'a pas le choix. Il faut affronter le géant. Le gamin n'est pas de taille, mais il a appris à se battre. Sa rage fait le reste. Sa victoire contre le Suédois lui vaut le respect de tous. Si bien que le reste du voyage vers le Japon, qui dure sept mois, est un moment de grâce dans la dure vie de l'adolescent. Le quotidien à bord de la *Sophie Sutherland* n'est nullement un enfer et son capitaine n'a rien d'un tyran. London apprécie chaque instant du voyage. « Son adresse à la barre était sans égale, écrit Charmian, et il se sentait fier d'être un excellent timonier. » Comme on ne se refait pas, le jeune matelot passe ses quarts en bas, à lire, allongé sur son bat-flanc. Mais, à la première escale, il imite les hommes d'équipage, qu'il admire. Il est à peine sorti de l'enfance, mais il se vit comme un adulte. Et comme ses compagnons, il se saoule copieusement, après cinquante et un jours passés au large sans une goutte d'alcool. Au large

des côtes de Sibérie, Jack apprend la chasse aux phoques, le dépeçage et le tannage des peaux. Au large du Japon, la *Sophie Sutherland* affronte un typhon. Chaque instant reste gravé dans l'esprit du futur écrivain.

La photo qui suit nous montrerait un Jack à nouveau en tenue d'ouvrier, dans une usine textile. Il a dix-huit ans, il est revenu à terre. A peine débarqué, on lui a bien proposé de repartir en campagne sur la goélette *Mary Thomas*. Mais Jack a refusé. Il en a sa dose, du froid, de l'humidité et du brouillard du Pacifique Nord. Il préfère visiter les mers du Sud. Refus prémonitoire : la *Mary Thomas* se perd corps et biens. Le seul job que le matelot parvienne à décrocher, à son retour, est un emploi d'ouvrier dans une usine de filature de jute. Il travaille dix heures par jour pour dix cents de l'heure, soit exactement le salaire qu'il touchait dans sa fabrique de boîtes de conserve, trois ans plus tôt. Contrairement à ses compagnons de la *Sophie Sutherland*, Jack n'a pas englouti sa paye dans la boisson. L'essentiel a servi à éponger les dettes de son père... Alors il se résout, avec un fatalisme empreint d'une noblesse certaine, à devenir un vrai prolétaire, fier de son boulot d'ouvrier. Il affirme que le respect du travail est l'un des sentiments les plus nobles, un sentiment qui élève l'homme au-dessus de sa condition. Et il retourne à la bibliothèque municipale d'Oakland. Il considère les volumes avec un autre regard. Il vient de vivre des mois plus romanesques, plus romantiques encore, que ceux que racontent ses chers romans.

Court flash-back. L'image suivante montrerait Jack extatique, tenant en main un exemplaire du *San Francisco Morning Call* du 12 novembre 1893. Le journal publie le texte vainqueur du concours de *short stories* qu'il a lancé quelques semaines plus tôt. Le récit *Un typhon au large des côtes du Japon* est signé d'un inconnu nommé Jack London. Il a été jugé meilleur que les œuvres des étudiants de Berkeley ou Stanford, ce qui ne manque pas de sidérer son auteur. C'est la mère de Jack qui avait attiré son attention sur l'annonce du journal. Le matelot avait hésité, intimidé. « Que vais-je écrire ? » s'interroge-t-il. « Pourquoi pas,

suggère sa mère, quelque chose autour de tes souvenirs du Japon ou de la vie à bord de la goélette ? » Jack ne dit rien. Il se plonge dans ses pensées. Puis il se met à écrire. Il écrira durant trois nuits entières.

Telle fut la deuxième épreuve initiatique de la vie de Jack London. Il y avait eu la première navigation, à douze ans, sur sa coque de noix de 3,20 mètres de long. Cette découverte lui avait ouvert les horizons de sa vie de marin. Le texte primé, tiré de son expérience de matelot, inaugure sa vie d'écrivain. Mais comme rien n'est donné à cet acharné, la suite ne sera qu'une longue vallée d'errance, de sueur, de larmes, d'échecs et de refus. Encouragé par le premier succès du « Typhon », il écrit un nouveau texte. Sa copie est jugée mauvaise, elle lui est renvoyée.

Photo suivante : Jack en garçon gauche et timide, à côté d'une jeune fille prénommée Haydie. Un coup de foudre, et le matelot ouvrier vit un an d'amour fou pour Haydie, inaccessible parce que d'un autre milieu que lui. Le garçon ne sait comment s'y prendre. En douze rencontres, pas une de plus, il y aura autant de baisers, pas un de plus.

A l'issue de cette histoire d'amour, Jack London estime que sa condition d'ouvrier l'enferme dans un rôle dont il ne veut pas. Il constate que le travail manuel ne mène à rien. Employé un temps comme soutier dans une centrale électrique, il doit charger une chaudière et découvre qu'il remplace deux hommes à lui tout seul. Il s'est fait escroquer comme un bleu. Ecœuré, exténué, il finit par démissionner.

Photo suivante : Jack accoutré en vagabond, au milieu d'une foule de malheureux lancés sur les routes. C'est qu'il ne veut plus travailler comme un galérien pour un salaire de misère. Il a choisi de rejoindre « l'armée de Kelly », une troupe de chômeurs et de sans-domicile qui traverse les Etats-Unis, cap sur Washington. Ces damnés de la terre entendent contraindre le président des Etats-Unis à lancer un vaste programme de travaux publics. A pied sur les chemins, en canot sur les fleuves, Jack connaît surtout la misère et la faim. Il finit par « désertier » et poursuit son errance à travers les Etats de l'Est.

Photo suivante – elle serre la gorge. Jack en tenue de bagnard. Il a dix-huit ans, il a perdu sa liberté, autant dire sa vie. Heureusement, son calvaire ne dure que trente jours. Il a été arrêté aux chutes du Niagara pour vagabondage. Un jugement expéditif l'envoie au pénitencier du comté de l'Erié pour un mois d'horreur. Libéré, il reprend sa vie d'errance vers Boston, Washington et Baltimore. Il sera un temps garçon d'écurie. A New York, dans les bureaux d'un quotidien, il rencontre un vagabond passé maître dans l'art de survivre avec une poignée de dollars. L'homme lui aurait permis de découvrir ses futurs auteurs favoris, comme Marx ou Spencer. Ensemble, ils rentreront en Californie en traversant tout le Canada jusqu'à Vancouver.

Photo suivante. C'est un jeune homme de dix-neuf ans, mûri, le visage durci et émacié, le menton puissant, le sourire désarmant à la Willem Dafoe et le regard toujours aussi vif et décidé. Revenu à Oakland, Jack s'est juré de ne plus jamais travailler de ses mains. Il entend vivre de son esprit. Pour cela, une seule solution, il faut étudier. Il décide qu'il intégrera la prestigieuse université de Berkeley. Ce qui suppose auparavant de retourner au lycée. Jack se retrouve avec des camarades âgés de cinq ans de moins que lui. Peu lui importe. Il étudie. Avec un acharnement de monomaniac. Il lit comme un possédé : Darwin, Adam Smith, Spencer surtout, qui le marque profondément. Pour Spencer, remarque-t-il, tout obéit à des lois, tout est relié à tout. Le soir après les cours, Jack travaille comme homme de peine au lycée pour payer ses études. Il trouve encore le temps de publier neuf nouvelles dans *The Aegis*, le journal de sa High School. Il n'a pas vingt ans, il a déjà vécu cent vies, il se proclame socialiste. Il fréquente la *Henry Clay Debating Society*, où il rencontre de jeunes intellectuels progressistes, d'un milieu autrement plus élevé que le sien. C'est là qu'il se lie avec un jeune bourgeois qui l'introduit dans sa famille. Il tombe amoureux de Mabel, la sœur de son ami. Elle servira de modèle à la Ruth de *Martin Eden*.

Admis à l'académie d'Alameda, il entend compresser en quatre mois la préparation à Berkeley. Celle-ci dure norma-

lement deux ans. L'institution juge ce raccourci inadmissible. Qu'importe, Jack se préparera tout seul. Et il réussit l'examen d'entrée à l'université de ses rêves. Il fête ce succès par une bamboche terrible au *First and Last Chance Saloon* (*Le Cabaret de la Dernière Chance*, titre français de *John Barleycorn*). Le patron lui prête de quoi régler les droits d'inscription...

Photo suivante. Jack est retombé dans les soutes de l'humanité. Le voici en tenue d'ouvrier, cette fois employé d'une blanchisserie. A nouveau il travaille comme une bête de somme. Qu'est-il arrivé au brillant étudiant de Berkeley ? Rien d'autre qu'un sort à la London. Arrivé sur le prestigieux campus à l'automne 1896, il a fait sensation. « Il était une étrange combinaison de marin scandinave et de dieu grec », dit James Hopper, un de ses camarades, à Charman. Le jeune aventurier n'a pas de quoi payer ses études. Et d'ailleurs, celles-ci l'ennuient, il n'aime pas l'ambiance universitaire, si éloignée de la vie qu'il a connue. Il déserte les cours, il quitte Berkeley. Plein d'amertume, il écrira ceci aux jeunes gens bien nés, avides de célébrité : « Comment croyez-vous être capables de décrire des choses vivantes si vous ne connaissez rien à la vie ? Vous n'avez rien dans le cerveau qui vaille la peine d'être raconté. Sortez, et apprenez comme j'ai appris moi-même. Moi, je ne serai jamais à court de sujets. Pourtant, je ne souhaite à aucun de mes enfants de s'initier à la vie comme je m'y suis initié. Aussi durement, aussi âprement. Mais il est impossible de juger la réalité selon les dires des vieux académiciens. Les scènes vécues, même les plus odieuses, ont leur beauté. »

Il s'est plongé dans la lecture de Karl Marx, il milite, il participe à des meetings, il est arrêté. Mais surtout, il trouve le temps d'écrire. De tout : des poèmes, des manifestes politiques, des essais. Aucun n'est publié. Il s'acharne, tente de découvrir dans la lecture de ses romans les règles élémentaires de la composition, écrit, écrit encore, inonde les revues de ses textes. En vain. Il capitule. Il faut gagner sa vie. Et le travail de forçat dans l'ambiance malsaine de

la blanchisserie l'absorbe treize heures par jour. Jusqu'à son licenciement, injuste, bien évidemment.

Voici maintenant une autre photo, majeure dans ce kaléidoscope : Jack vêtu d'une grosse veste molletonnée et coiffé d'un bonnet de fourrure, posant à côté d'un traîneau et d'une meute de grands chiens. Le 14 juillet 1897, l'*Excelsior* de San Francisco annonçait qu'on avait trouvé de l'or dans la rivière Klondike, dans l'ouest du Yukon, en plein Grand Nord canadien. A peine onze jours plus tard, un jeune audacieux de vingt et un ans embarque sur le paquebot *Umatilla* à destination de l'Alaska. Jack London est accompagné de son beau-frère, qui a payé les frais de l'expédition. La blanchisserie est oubliée, cap sur le vaste désert blanc. Durant près d'une année, le futur écrivain, qui a embarqué *Le Capital* dans ses bagages, prend part à la ruée vers l'or du Klondike. Il connaît évidemment mille et une aventures mais ne prospecte pratiquement pas. Il rapporte un autre trésor. Prodigieux journaliste sans assignation, il a recueilli les récits de dizaines de gaillards animés par un rêve fou, trouver la fortune dans le fond d'une rivière. London y trouve une matière bien plus précieuse, son deuxième grand terrain d'inspiration, avec la mer.

Photo suivante. London est rivé à une vieille machine à écrire de location, dans une chambre pauvrement meublée. Revenu à Oakland en août 1898 (il a payé son retour d'Alaska en pelletant le charbon pour alimenter la chaudière du vapeur qui le ramène), il se remet à écrire avec une énergie insensée, tout en effectuant mille petits boulots pour survivre. Le récit de son incroyable descente du Yukon sur un canot construit de ses mains est refusé. Dans la préface de la nouvelle traduction de *L'Appel sauvage* (nouveau titre de *L'Appel de la forêt* selon la collection Libretto), Michel Le Bris cite la réponse du rédacteur en chef du *San Francisco Bulletin*, qui lui renvoie son texte : « L'intérêt pour l'Alaska a considérablement diminué. On a trop écrit sur le sujet. » Jack s'obstine. Il multiplie les envois jusqu'à ce qu'il ne puisse plus payer les timbres. Il essuie quarante-quatre refus en quatre mois... Il songe au suicide, un ami le sauve.

« Je voulais écrire des chefs-d'œuvre, confiera-t-il, mais je n'avais personne pour me dire que je m'y prenais mal. » Après un nouveau refus, il confie : « Je crois connaître la raison de cet échec. L'art de se limiter est le plus difficile de tous. Je ne le connais pas encore. J'aime étendre mon sujet. Ensuite, il m'est pénible de faire des coupes. » London a tout compris de l'écriture. Avec une telle intelligence, une telle lucidité, le succès finira bien par arriver. Sauf qu'à Noël 1898 il rend sa machine à écrire : il ne parvient plus à en payer la location...

Photo suivante. Jack soulevant par le col de sa chemise l'administrateur d'une revue locale, *The Overland Monthly*. L'homme a accepté – enfin – de publier une des histoires du Klondike de Jack, une nouvelle intitulée *A l'homme sur la piste*. Il a juste « omis » de le payer. Il ne sait sans doute pas à qui il a affaire. Son auteur n'hésite pas longtemps à employer la manière forte pour toucher les cinq dollars promis. Nous sommes en janvier 1899. London a vingt-trois ans. En dépit de ce début de collaboration mouvementée, la revue publiera sept autres nouvelles, à 7,50 dollars pièce. Jack persiste donc dans la voie de l'écriture. Non sans une obstination de névrosé : sur 274 envois à 74 revues et 21 journaux, il a essayé 266 refus.

Photo suivante. C'est le grand tournant de la vie de Jack London. Datée de janvier 1900, elle montrerait un jeune homme au sourire narquois tenant d'une main la prestigieuse revue de la côte Est *The Atlantic Monthly* et de l'autre un chèque de cent vingt dollars. Elle marque l'entrée officielle du jeune matelot aventurier dans la carrière des lettres. La revue a publié *Une odyssée dans le Grand Nord* et son retentissement est tel qu'après la publication de trois autres nouvelles par McClure – réunies dans le recueil *Le Fils du loup* – son auteur de vingt-quatre ans est salué comme le « Kipling du froid »... Ce qui est sans doute le plus beau compliment qu'on puisse lui adresser. London voue une admiration éperdue à l'auteur de *Capitaines courageux*. « Il pénètre jusqu'à l'essence des choses », remarque-t-il. Pour l'apprenti écrivain, ces premières publications marquent la

sortie des bas-fonds, la fin de sa vie de galérien. Enfin ses efforts sont payés de retour. Enfin, le succès arrive. Il sera phénoménal.

« Il y a les vivants, il y a les morts, disait Platon, et il y a ceux qui vont en mer. » Jack London est allé en mer. Jack London a connu les enfers. Il peut maintenant commencer à vivre. Mais son installation dans la vraie vie débute par une erreur.

Photo suivante. Un jeune homme presque célèbre en costume de marié, avec au bras une jeune femme en robe blanche. Elle se nomme Elisabeth Maddern, elle est la meilleure amie de Mabel, la sœur du camarade de Jack qui servira de modèle à la Ruth de *Martin Eden*. Plusieurs années plus tôt, les deux jeunes gens avaient étudié ensemble la littérature et les maths. Et la jeune fille avait aidé Eliza, la sœur de Jack, à s'installer. Jack éprouve de l'amitié pour celle qu'on surnomme Bess ou Bessie, sûrement pas de l'amour. Mais depuis plusieurs années déjà, il rêve de fonder une famille. Il se sent seul, terriblement seul. Il se lance donc dans cette aventure comme il l'a fait pour aller piller les huîtres ou descendre le Yukon : tête baissée, concentré sur l'objectif, sans prêter trop d'attention aux voies empruntées. Le jeune écrivain rêve d'une vie « normale ». Avec une maison, une épouse, des enfants. Il n'a pas pris la première femme qui se présentait, mais il a choisi d'épouser une femme dont il n'était pas amoureux. Il en aura deux filles, mais son mariage sera un échec. Presque un désastre.

Ainsi commencent les mois du reste de la vie de Jack London, seize années dans la trajectoire d'un écrivain à la mode, socialiste militant, reporter engagé, bientôt propriétaire terrien, gentleman-farmer, grand voyageur et yachtman. Il faudrait donc ajouter à l'album photo une collection ébouriffante d'images que l'on éparpillerait jusqu'à la scène finale, cette agonie dans le ranch de Glen Ellen, attribuée à l'absorption plus ou moins volontaire d'une surdose de morphine, à une crise foudroyante d'urémie selon Charmian, plus sûrement à une attaque consécutive à son alcoolisme,

son tabagisme, et diverses maladies tropicales soignées à coups d'automédication délirante.

Dans cette collection de photos figureraient de nombreux portraits, des portraits réellement saisis sur le vif et réunis par Jeanne Campbell Reesman, Sara S. Hodson et Philip Adam, avec une sélection des remarquables images prises par le grand écrivain, publiées dans l'ouvrage *Jack London Photographe* (édité en 2010 aux Presses de l'Université de Georgia, et en français chez Phébus en 2011).

On y voit London en costume et cravate, à sa table de travail, vers 1900. Une grosse casquette de drap est accrochée au pied de son lit. Il écrit à la main, la tête inclinée sur l'épaule gauche, penché sur un minuscule bureau coincé entre le lit et le poêle à charbon. Il s'astreint à produire ses fameux mille mots par jour. Trois jours après son vingt-cinquième anniversaire, il devient père pour la première fois. La petite fille est prénommée Joan. Jack se présente aux élections à la mairie d'Oakland. Il ne recueille que 245 voix. Son deuxième recueil de nouvelles, *En pays lointain*, est publié. Quelques mois plus tard, en 1902, l'argent afflue et la famille London s'installe à la campagne dans une demeure confortable.

La photo qui suit montre un Jack London en caban et casquette d'ouvrier. Elle est prise à Londres, la même année. Jack y effectue son premier grand reportage. L'écrivain qui monte a accepté le contrat d'un groupe de presse pour aller couvrir la guerre des Boers en Afrique du Sud. Mais celle-ci s'est achevée avant même son arrivée dans la capitale britannique. Au lieu de rentrer en Californie, il signe un contrat avec l'éditeur MacMillan pour écrire un ouvrage sur la vie quotidienne dans l'East End. Jack London s'immerge six mois durant dans le quartier le plus sordide de la capitale impériale. « Cet enfer humain qu'on appelle l'East End me rend malade », dira-t-il à Charmian. Il prend des centaines de photos et écrit un ouvrage terrible, baptisé en français *Le Peuple des abîmes*. C'est un témoignage bouleversant sur la misère absolue. Et un impitoyable réquisitoire contre les

inégalités de la société britannique triomphante, une charge contre les horreurs du capitalisme.

Toujours avide de découvertes et de voyages, son auteur rentre en Californie par le chemin des écoliers : France, Allemagne, Italie, il veut tout voir. Pendant ce temps, aux Etats-Unis, sont publiés *Les Enfants du froid*, *La Fille des neiges* et son premier roman maritime : *La Croisière du Dazzler*. Tous connaissent un grand succès. A la fin de cette même année, naît Bess, sa seconde fille.

Photo suivante. 1903. Il a toujours la tête penchée sur le côté, mais son langage corporel dégage une tout autre assurance. La table est dans un jardin. London est en chemise blanche et cravate, une cigarette au coin de la bouche. C'est un auteur à succès qui s'est installé à Glen Ellen, dans les vallées viticoles du nord de la baie de San Francisco. Deux ans après, il y acquiert un premier terrain de soixante-cinq hectares, il en fera un ranch. Et trois ans plus tard, après avoir étendu son domaine jusqu'à quatre cents hectares, il y bâtira la demeure coloniale de ses rêves qu'un incendie détruira avant même son inauguration... Cette même année 1903 sort en librairie *L'Appel de la forêt*, dont il a cédé les droits pour deux mille dollars. On s'arrache le livre. L'argent qui rentre lui permet d'acheter un sloop à dérive de trente pieds (9 m), qu'il baptise *Spray*, du nom même du cotre de Joshua Slocum. C'est à son bord qu'il écrit son deuxième roman maritime, le saisissant *Loup des mers*, à la fois chef-d'œuvre du livre d'aventure et conte philosophique, dont le cadre lui a été inspiré par son voyage à bord de la *Sophie Sutherland*. Le dimanche, il réunit souvent ses amis à Glen Ellen pour un pique-nique, avant de les convier à bord du *Spray* pour une sortie dans la baie de San Pablo. Mais son mariage prend l'eau, et les disputes incessantes conduisent à une inéluctable séparation. « J'en ai le cœur brisé », confie London. Cependant, c'est aussi le début de sa *love affair* avec Charmian Kittredge, qui sera le grand amour de sa vie. Son échec matrimonial se double d'un conflit acerbe qui lui coûtera une fortune. Il est contraint de travailler plus dur que jamais pour maintenir ses finances à flot.

Il faut imaginer les deux photos suivantes. En janvier 1904, London accepte de repartir en reportage. Le *San Francisco Examiner* l'envoie couvrir la guerre russo-japonaise. Il a d'autant plus besoin d'argent que son épouse l'attaque pour abandon de domicile. Les Japonais interdisant l'accès au front, London se débrouille pour rejoindre les côtes de Corée (territoire japonais, à l'époque) à bord d'une jonque dont l'équipage ne parle pas un mot d'anglais. On le verrait donc, parfaitement à son aise, sur le pont de cette embarcation exotique, en route pour de nouvelles aventures. Ensuite, on le découvrirait juché sur un cheval, en grosse veste de drap, appareil photo en bandoulière. C'est ainsi qu'il est le premier correspondant de guerre à réussir à s'approcher de la zone des combats. Non sans mal. Les autorités japonaises confisquent plusieurs fois son matériel et vont jusqu'à le jeter en prison. Connaissant l'animal, on comprend que cela ne le dissuade nullement d'y retourner. Il trouve le temps d'écrire des dizaines de lettres à Charmian. Photos faites et notes prises, Jack London s'embarque sur le paquebot *SS Siberia* à destination de Yokohama.

De retour en Californie, le jeune baroudeur a la mauvaise surprise de découvrir que sa femme a fait mettre tous ses biens sous scellés. L'épisode le laisserait assez indifférent, s'il ne se retrouvait privé de sa bibliothèque. Sans ses livres, London est comme orphelin. Il connaît la première de ses graves crises de dépression. La publication de *Croc Blanc* et le fait que Charmian devienne sa dactylo le tirent à peine de sa mélancolie.

Photo suivante. 1905. En croisière à bord du *Spray*, en compagnie de Cloudesley Johns, son meilleur ami. Les deux jeunes gens remontent la rivière Sacramento, mais London n'est pas heureux. « Je suis las de tout, dit-il à Charmian. Je ne sais pas ce que je veux. La longue maladie de Nietzsche est la mienne. Je suis triste, triste, triste. » Une grande randonnée à cheval avec sa compagne, dans la vallée de Sonoma, lui fait un bien fou. Au sommet d'une colline, il s'écrie : « Vous m'avez guéri, Mate Woman. » C'est ainsi qu'il surnomme Charmian, le terme « mate » s'appliquant

au second d'un navire. London veut aussitôt se consacrer à l'équitation. Il veut un cheval. Mieux, installé à nouveau à Glen Ellen, il veut bâtir un ranch et imaginera bientôt se lancer dans l'élevage d'étalons... En attendant, à peine son divorce d'avec Elisabeth Maddern prononcé, il épouse Charmian. Et part en voyage de noces à la Jamaïque et à Cuba. Il découvre, attendri, que sa nouvelle épouse souffre du mal de mer. Quelques mois plus tôt, la publication des *Pirates de San Francisco* a recueilli un nouveau succès. Qu'il paraît loin, le temps des dangereuses escarmouches autour des bancs d'huîtres. Treize années, à peine, ont passé à la vitesse de l'éclair.

Début 1906. Photo d'une garden-party à Glen Ellen. On y verrait le grand écrivain lire à haute voix à ses amis des extraits de *Seul autour du monde sur un voilier de 11 mètres*, le récit signé Joshua Slocum. London se tourne vers Roscoe Eames, l'oncle de Charmian : « S'il a pu faire ça tout seul, pourquoi n'y parviendrions-nous pas avec un voilier de dix pieds plus long ? » Et à Charmian : « Qu'en dis-tu, Charmian ? Dans cinq ans, nous partons autour du monde sur un yacht de quarante-cinq pieds ? » Alors Charmian : « Mais pourquoi attendre cinq ans ? ». « C'est ainsi, écrit Charmian, que se décida le voyage du *Snark*, la plus belle aventure de notre vie. »

Cette fois, la photo existe bien. On y voit un Jack London en complet-veston et large casquette penché sur l'objectif d'un appareil à soufflet Kodak 3A. Derrière la silhouette trapue du photographe, on distingue la pièce d'étrave, les lisses et membrures d'un yacht en construction. La photo date de février 1906, elle montre l'écrivain devant son futur voilier, au chantier naval P.H. Anderson. Ce ketch (deux mâts) aurique s'appellera le *Snark*, en référence à la créature chimérique imaginée par Lewis Carroll. Pour une facture d'environ dix mille dollars, il doit permettre à son propriétaire et à son équipage de larguer les amarres avant la fin de l'année. Jack a prévu de se lancer dans un voyage extraordinaire de sept années autour du monde *via* Hawaï, les Samoa, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, le Japon,

la Corée, la Chine, l'Inde, la mer Rouge, la Méditerranée, la mer Noire, le Danube, le tour de l'Europe jusqu'à Saint-Pétersbourg, puis New York. Ensuite ? Il sera bien temps de réfléchir au moyen de rejoindre San Francisco (rappelons que le canal de Panamá n'entrera en service qu'en 1914). Le projet est magnifique. Hélas, il n'ira pas à son terme. La construction prend du retard, les coûts s'envolent. Puis le grand tremblement de terre et l'incendie de San Francisco, en avril 1906, menacent le chantier dans sa survie même.

La photo suivante n'existe pas : elle montrerait le lancement du *Snark*, le 12 janvier 1907, le jour même du trente et unième anniversaire de son propriétaire. Celui-ci ne figure pas sur le cliché, pas plus que son épouse Charmian. Tous deux sont absents. L'écrivain travaille comme une bête de somme pour couvrir ses très nombreuses dépenses, dont les frais de construction du bateau, qui ont triplé. Le recrutement de l'équipage, la préparation du voyage, les multiples affaires à régler, les faux départs à répétition pour cause de manque ou de casse de matériel, tout cela prendra encore quatre mois.

Photo suivante. Le *Snark*, enfin, sous toute sa toile, défilant majestueusement devant les hautes falaises du Golden Gate. Cette vue date d'avril 1907 et inaugure un voyage aussi chaotique qu'initiatique, qui ne durera pas sept ans, loin de là. En juillet 1909, le ketch mouille en rade de Sydney, en Australie. La longue croisière s'arrête. Pour toujours. La raison ? Jack est malade, très malade. On le dit atteint, entre autres, de troubles nerveux. En réalité, il souffre d'une détérioration des tissus cutanés due à l'impact impitoyable des rayons ultra-violet, sous le soleil des tropiques. Autrement dit, il est victime d'un psoriasis géant. Au prix de mille péripéties, les London et leurs équipiers successifs sont néanmoins parvenus à traverser le Pacifique jusqu'aux îles Salomon, *via* Hawaï. Durant ce voyage, qui demeure aussi rare qu'original pour l'époque, Jack trouve le temps d'écrire *Martin Eden*, *La Croisière du Snark* et plusieurs recueils de nouvelles. Dans *L'Aventureuse*, par exemple, il décrit la vie

et les mœurs aux îles Salomon, « le pays le plus arriéré du monde », selon lui.

Photo suivante. Un London amaigri, affaibli, à nouveau vêtu en gentleman-farmer. Le couple est de retour au ranch de Glen Ellen, que Jack et Charmian appellent entre eux « le domaine du bonheur ». Leur absence a duré vingt et un mois. Vingt et un mois durant lesquels les finances de l'écrivain ont connu des hauts et surtout des bas. Les London sont rentrés à bord d'un vapeur qui, parti d'Australie, a gagné l'Equateur puis Panamá. Pour payer sa traversée, Jack a fait office de comptable du bord. A Panamá, ils ont traversé l'isthme pour embarquer à bord d'un autre navire en partance pour La Nouvelle-Orléans. *Martin Eden* est publié quelques mois plus tard. L'ouvrage suscite une polémique. Les théories socialistes de son héros dérangent, son suicide fait scandale. Dans de nombreuses lettres, London entend se justifier. « Martin Eden n'est pas socialiste, affirme-t-il. C'est une personnalité intellectuelle de vaste envergure selon le type nietzschéen. »

Jack écrit. Il se met à l'élevage et au dressage des chevaux. Est-il enfin guéri de sa fièvre de voyages, de son amour de la mer ? Impossible. La photo suivante le montre à la barre du *Roamer*, un yawl (deux mâts) de 10,50 m qu'il vient d'acquérir. Le *Snark* a été vendu à Sydney. Le gentleman-farmer ne peut vivre sans bateau. Chaque année, il lui faudra larguer les amarres pour des croisières côtières de plusieurs semaines à bord du *Roamer*. « Quand on naît marin, écrit-il, on le reste, et le matelot, même vieilli, aime toujours lutter contre le vent et les vagues. » Car cette lutte console. Trois mois plus tôt, en juin 1910, Charmian a mis au monde la petite Joy. Elle ne vivra que trente-huit heures. Le couple est dévasté. Il ne parviendra jamais à avoir un autre enfant. De son côté, la toux chronique de Jack fait craindre la tuberculose. Il part se soigner dans l'air sec de l'Arizona, en profite pour pratiquer la boxe et assurer des chroniques sur le *Noble Art*. Puis il s'en va à nouveau explorer ses chères eaux de San Francisco. Et, avec Charmian, il dresse les plans de leur maison de rêve, la Maison du Loup.

Été 1911, sur cette photo digne d'un western, on verrait Jack, Charmian et Nakata, leur domestique japonais, à bord d'un chariot bâché, tiré par quatre chevaux. C'est dans ce paisible équipage que le couple, au retour d'une croisière à bord du *Roamer*, s'en va s'immerger dans les immenses forêts de l'Oregon, pour un voyage au ralenti de plus de deux mille deux cents kilomètres, retour compris. Nullement rassasié, il met ensuite le cap sur New York. En train, cette fois. Pendant ce temps, les œuvres de Jack sortent en librairie à une cadence ébouriffante.

La photo qui suit est un document réel, signé Jack London : une vue du cap Horn, prise depuis le pont du quatre-mâts barque *Dirigo*, un voilier de commerce de quatre mille tonnes. Elle porte la date du 10 mai 1912. Deux mois plus tôt, Jack, Charmian et Nakata ont quitté Baltimore à bord du majestueux navire, cap sur Seattle, *via* le terrible Horn. Une fois de plus, la décision de s'élancer sur la Route de l'or des grands clippers du XIX^e siècle a été prise sur un coup de tête. Jack ne supportait plus la frénésie new-yorkaise. A nouveau pris de mélancolie, il buvait comme un trou, s'enfonçait toujours plus dans la dépression, n'écrivait plus une ligne. Un seul remède : la mer. Plutôt que de rentrer à Glen Ellen en train, pourquoi ne pas suivre une route mythique à la voile ? Pourquoi pas, en effet ? Le *Dirigo* est censé ne pas embarquer de passagers ? Qu'à cela ne tienne : Jack sera troisième officier (il a toutes les compétences requises, il a même appris l'art du sextant à bord du *Snark*), Charmian, stewardess, et Nakata, garçon de cabine... Le capitaine des mots profite des 148 jours du voyage pour effectuer une cure de repos et de sevrage. Ce qui veut dire qu'il recommence à écrire. Il observe avec attention la manœuvre à bord du *Dirigo* et avec émerveillement les couchers de soleil du large du Brésil. De tout cela, il tire son roman peut-être le plus noir et le plus saisissant, que l'on trouvera ci-après : *Les Mutinés de l'Elseneur*, dont l'action se déroule entre côte Est et côte Ouest, avec passage du Horn à la clé. A son retour, en août 1912, il s'attelle à *John Barleycorn*, son autobiographie d'un alcoolique.

Photo suivante. Nouveau malheur dans la vie des London, l'incendie de la Maison du Loup, la veille de son inauguration. Ce n'est pas seulement l'accident lui-même qui afflige le couple. C'est que Jack a hypothéqué tous ses biens pour financer la construction de cette demeure de rêve. Et qu'il a omis de l'assurer. Il ne se remettra jamais du désastre. D'autant moins qu'il survient après des procès à répétition, de mauvaises récoltes sur ses terres et divers revers financiers. La sortie du film *Le Loup des mers*, l'un des premiers longs métrages américains, le console à peine. En octobre, *l'International Socialist Review* publie « Le bon soldat », manifeste antimilitariste signé London...

Photo suivante. 1914. Un London à nouveau habillé en correspondant de guerre. Elle ferait croire que l'écrivain engagé s'est précipité en France, aux prémices du premier conflit mondial. Il n'en est rien. Jack ne croit pas à la guerre en Europe. Pour le magazine *Collier's*, il a choisi de partir plutôt avec Charmian couvrir celle qui oppose les Etats-Unis et un Mexique en pleine révolution, au printemps 1914. Le couple demeure six semaines dans les parages de Veracruz. Jack s'ennuie ferme, il souffre de dysenterie. Il rentre avec des dizaines de photos, mais rien qui fasse la trame d'un bon livre. Comme toujours, une croisière à bord de son fidèle *Roamer* lui fait un bien fou.

Sur la photo suivante, on voit les London à Hawaï. Le couple y fait un nouveau séjour d'une année, jusqu'en août 1916. Un séjour interrompu par une parenthèse de quelques mois à Glen Ellen. Jack souffre de l'estomac. Il se nourrit mal, ne s'adonne plus au moindre exercice physique. Une nuit, il est pris d'une terrible crise de coliques néphrétiques. Il se soigne mal, ne suit aucune recommandation des médecins. Sauf une, peut-être, il ne boit presque plus. A cette époque, il rompt aussi avec le parti socialiste. Il écrit : « La guerre est le résultat logique de la philosophie nietzschéenne. »

Dernière et tragique photo de cette extraordinaire traversée de l'existence. Le géant sur son lit de mort. Elle porterait la date du 22 novembre 1916. Entre de multiples crises de

rhumatismes aigus, d'urémie, de dysenterie et de coliques néphrétiques, c'est un homme d'airain terriblement affaibli qui passe les derniers mois de sa vie à Glen Ellen. On le sait : sa mort, après une agonie de vingt-quatre heures, demeure une énigme. Comme s'il était impossible de mettre un terme limpide à ses mille vies.

Ainsi, ce navigateur de la grande littérature d'aventure, ce philosophe du grand large et du Grand Nord est mort dans son lit. Trop tôt, bien trop tôt, évidemment. Sauf qu'on ne peut s'empêcher de se dire qu'il a fait, non pas le tour du monde à la voile, comme il en rêvait, mais le tour des vastes horizons, le tour de la condition humaine. Naviguer et écrire : Jack London est arrivé au bout de ses deux façons de voyager.

Olivier PÉRETIÉ

En couverture : Jack London appuyé sur la bôme.
© Los Angeles Maritime Museum, D.R.

© 2014, Omnibus, pour la présente édition
ISBN : 978-2-258-10686-4 N° Editeur : 841

Dépôt légal : octobre 2014

Omnibus | un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

omnibus

Livres d'hier, lectures d'aujourd'hui

**Vous avez aimé ce livre ?
Venez en parler sur la page Facebook
ou sur le fil Twitter
des éditions Omnibus**

**Retrouvez notre catalogue sur
www.omnibus.tm.fr
et abonnez-vous à la newsletter
dans la rubrique Lettre d'information**

*Littérature française et étrangère,
Polar, S-F, Mer et Aventure,
Dossiers historiques, Anthologies thématiques,
Dictionnaires et Albums de poésies*